

L'image pieuse

Si beau que soit l'ostensoir, ce n'est qu'au moment où on ferme les yeux
qu'on sent passer Dieu.

Marcel Proust

Vincent Garand

Juillet 2006

vincent.garand@points-virgules.com

<http://www.points-virgules.com>

Le village ne lui était pas tout à fait inconnu. Il se souvint y être passé en quelques occasions ; il n'aurait pu en citer une. La plupart des fenêtres se tenaient closes et formaient un dernier rempart contre les assauts du soleil chaud de l'après-midi. C'était la première heure après le déjeuner et une indolence générale poussait certainement tous les habitants à se murer à l'ombre de leurs demeures. La place était vide et sa couleur blanche aveuglait les seuls yeux qui la parcouraient du regard, les siens. Il fit quelques pas sur l'esplanade, reçut avec force les rayons brûlants de l'astre et, comme pour le défier, le regarda autant que ses yeux purent le supporter. Il observa les alentours ; chaque porte, chaque fenêtre de chaque maison se tenait prudemment sur ses gardes, refusant le passage au moindre rai. Aucune âme, pas même celle du plus petit animal domestique ne bravait la place. Il le constata avec un peu d'amertume et eut même, l'espace d'une seconde, la terrible sensation d'être le dernier homme que la terre portait encore.

Indolemment, il s'approcha de l'église, seul lieu qui peut-être, retenait encore la vie. Malgré la chaleur qui l'accablait à présent lourdement, il prit encore le temps de la regarder avec complétude. Son regard s'envola vers le clocher ; la girouette espérait vainement qu'un souffle de vent la ranimât, mais l'air était aussi aride que le parvis. Il n'y avait plus rien que le soleil, ce bâtiment qui tendait vers Dieu et cet homme improbable surgi d'on ne sait où. Il plissa les yeux auxquels les larmes venaient. Elles payaient le prix de son audace, il dut les frotter pour les soulager. Ses pas l'avaient finalement guidé jusqu'au devant du monument. Un morceau d'ombre enfin, apparut comme un délice. Quatre lourdes colonnes supportaient autant de statues lassées par le temps et l'indifférence des regards. Elles gardaient l'entrée du lieu avec autant de permanence que le temps lui-même et disaient à ceux qui voulaient bien les regarder encore qu'ils pouvaient entrer sereinement tandis qu'elles protégeaient Sa demeure. Il posa les yeux sur chacune d'elle, crut voir des larmes aux coins de leurs paupières fatiguées, s'extasia devant leurs bras désemparés et s'émut enfin de leurs corps dénués d'atours. Elles n'avaient rien que leur beauté virginale qu'un homme avait taillée dans un siècle oublié. Cela suffisait pour nouer son ventre et sa gorge assoiffée.

La lourde porte était close, ainsi que toutes celles alentour. Pourrait-il seulement entrer et puiser un peu de fraîcheur dans ce lieu saint ? Il crut que non, fut sur le point de renoncer à en pousser les battants, abattu avant même d'avoir tenté de le faire. Ses paupières, par lassitude ou bien pour retenir une larme menaçante se fermèrent d'elles-mêmes et il n'y eut plus que l'ombre rassérénante qui pesait sur son corps engourdi. Il esquissa le premier geste

pour s'en retourner, ployant déjà sous la déception lorsqu'un événement inattendu et anodin survint. Un souffle plus léger que l'air s'était formé depuis nulle part et arracha un grincement à la porte latérale qu'il n'avait pas même remarquée. Aigu et tout juste audible, la plainte des gonds parvint à son ouïe et le tira de son écoeurante torpeur. Quelque chose avait bougé, quelque chose vivait encore, ce n'était qu'une porte, qu'un souffle, peut-être un rôle oublié à l'intérieur par un pénitent ; il ne savait, mais peu importait : la vie, ici, demeurait, même sous sa forme la plus atrophiée. Ses paupières, comme une longue nuit, s'effacèrent pour laisser s'éblouir ses yeux de ce petit miracle. Il fallait, il devait entrer à présent. Une autre force que la sienne le lui commandait impérieusement. La sécheresse du monde l'étouffait encore, mais un paradis demeurait à quelques pas de lui. Pousser la porte pleurante, entrer, regarder, respirer cet air renfermé dont l'odeur est partout reconnaissable entre toutes ; cent désirs s'animèrent rageusement en lui. Il puisa dans ses dernières forces pour nourrir cette ultime volonté et avança. L'huis gisait sans faire obstacle, il poussa la porte d'une vigueur nouvelle et bientôt, pénétra.

Partout l'ombre fraîche régnait en compagnie du silence. La lumière était plus rare, ténue par endroits, mais partout réconfortante. L'odeur de la pierre, des bancs, des missels entassés, de l'eau bénite se mélangeaient pour n'en former qu'une seule, celle qui aidait à la prière. Commandé, guidé, il avança, ressentit sous ses pieds les imperfections de la pierre qui formait le sol, marqua du regard chaque colonne qui supportait la voûte, observa avec tranquillité chaque banc, chaque prie-Dieu qui bordait son chemin et se laissa attirer par l'autel encore lointain. Il ne compta plus ses pas, sentit disparaître la touffeur qui menaçait sa vie et crut même entendre une musique d'orgue qui n'existait pas. Les vitraux, à droite et à gauche, lui prodiguaient une lumière atténuée, celle du Ciel. Ils louaient la compassion, la passion, l'amour, la dévotion. Mille teintes emplirent ses yeux et contrastaient enfin avec la blancheur vive de la lumière du dehors. Enfin, les couleurs de la vie lui reparurent ! Indiciblement, il arriva bientôt au-devant de l'autel. Quelques mètres encore et il pourrait le toucher.

Son regard émerveillé se balançait sur les côtés, ne s'attachait à rien de particulier, butinait la vie, simplement. Soudainement, il buta et fut forcé de faire halte, imposant même à son corps de s'immobiliser tout à fait. Il n'était plus qu'à trois bancs du maître-autel lorsque, sur le premier d'entre eux, il vit ce qu'il prit d'abord pour une apparition. Au plus à gauche du siège, à deux pas seulement d'une colonne, se tenait une jeune femme. Il ne distingua tout

d'abord qu'un être puis parcourut des yeux sa silhouette. La tête penchée en avant, elle priaït visiblement. Ses cheveux tiraient sur le roux, arboraient deux couettes impeccablement tirées et qui séparaient ses cheveux à l'exact milieu de son crâne. Il y vit pratiquement cette mer qui s'ouvrit un jour pour Moïse. Son coeur s'emballa de cette image, de ce souvenir appris par coeur au catéchisme. Juste au-dessous, telle une plage d'Égypte, sa nuque blanche contrastait avec sa chevelure. Immaculée, pure, elle semblait refléter la vertu de la jeune personne. Quel crime, quelle faute, quel pêcher véniel avait-elle commis pour ainsi plier ? Ses yeux fermés trahissaient sa ferveur à la prière, à l'expiation peut-être, son corps agenouillé clamait l'humilité qu'elle réclamait. Elle Lui parlait, L'implorait, osait peut-être même Lui réclamer l'exaucement de son plus cher voeu, il ne savait. Interdit, désabusé, il ressentit de nouveau sa gorge se nouer. Non plus comme au dehors, l'instant d'avant, mais cette fois-ci par l'émotion qu'elle forçait. La jeune femme était d'une naturelle beauté, mais finalement pareille à cent mille autres. Son corps gracile et légèrement vêtu devait inciter partout à l'envi, quelquefois à la concupiscence, mais il ne voyait que peu sa charnelle joliesse. Ses yeux percevaient pratiquement l'aura qui l'entourait, son corps ressentait la bonté du monde enfermée pour un instant dans cet être abandonné à ses profondes pensées. La vie coulait en elle, mais juste assez pour qu'elle ne mourût pas. Ce qui animait son être n'était qu'esprit. Son âme remplissait de vie toute l'église et en débordait bientôt ; il n'y avait qu'elle dans ce lieu oublié et à présent presque oblitéré. Il admirait, regardait sans se lasser ses prières s'élever et se mit à son tour à demander qu'elle fut exaucée. Il ne sut rien de ce qu'elle souhaitait, mais se souvint d'un précepte d'autrefois ; on ne prie pas pour soi. Elle était là pour une vie mourante, un ami malheureux, un amour impossible. Cela était sans importance, elle était là.

- - -

Après s'être repu de cette image presque divine, il voulut faire un pas en arrière pour s'en retourner, mais il ne le put pas. Il força alors sa volonté, croyant qu'il n'avait pas encore fait ce pas, mais au dernier moment il s'en empêcha et ne recula pas. Il perçut alors une étrange et dérangeante sensation : celle de partager sa volonté avec un autre qui n'était pourtant que lui-même. Une part de lui voulait s'en aller, mais une autre, plus sournoise et plus forte l'en dissuadait.

Était-ce un sort qui lui était fait dans la maison même de Dieu ? Il le craignit un instant puis cette question en entraîna une autre. Il se demanda tout à

coup ce qu'il faisait ici, pourquoi il avait pénétré ce lieu, dans quelle ville il se trouvait ainsi que toutes ces questions qu'un homme se pose lorsqu'il ne sait pas ce qui lui arrive. Tout ce qu'il avait vu s'approchait de la réalité, il en convenait, mais d'indéfinissables indices perturbèrent son esprit. À présent qu'il y songeait, la lumière était tellement vive au dehors et l'air tellement chaud qu'il ne se rappela pas avoir vu la moindre couleur. Tout était simplement blanc. L'homme regarda alors avec attention autour de lui et s'aperçut avec frayeur qu'ici aussi et malgré la plus faible luminosité, les couleurs manquaient. Son regard se posa sur les vitraux pour se rassurer, mais il n'y avait rien à faire, leurs teintes se refusaient à lui. Quelques instants auparavant, il avait vu, il avait aimé leurs teintes, il en était sûr. Quel maléfice se jouait subitement de lui ?

Apeuré, presque vacillant, il s'approcha d'un banc sans quitter l'autel des yeux et s'agenouilla ainsi que cette femme qui se trouvait deux rangs devant lui. Sa tête se baissa pour ainsi dire toute seule et ses yeux, comme s'ils possédaient leur volonté propre, se fermèrent doucement. Alors, l'homme songea : il n'y avait peut-être pas de réponse à ces questions, car ce n'étaient pas les bonnes. Une prescience lui fit penser qu'il comprendrait s'il s'interrogeait correctement aussi laissa-t-il venir à lui moult interrogations qui s'annulaient d'elles-mêmes lorsqu'elles n'avaient aucune pertinence. Quelques minutes passèrent ainsi lorsque son oreille à présent accoutumée au plus parfait silence entendit un murmure des plus légers. Il était pratiquement inaudible et faisait plutôt songer à un souffle qu'à des paroles. Les yeux toujours clos, il fixa toute son attention sur ce bruissement et sourit lorsqu'il eut la certitude que c'était bien des paroles humaines qu'il entendait. Elles étaient certes incompréhensibles, mais le doute n'était pas permis. Il songea alors à cette femme, assise devant lui ; c'était elle, forcément. Il n'y avait qu'elle de toute façon. Pour asseoir sa certitude, ses paupières se soulevèrent et il posa son regard sur son dos, la seule partie qui s'offrait à lui. Son immobilité était totale, mais ce ne fut pas ce qui le frappa. Il eut presque un sursaut lorsqu'il s'aperçut de l'incroyable. Les couleurs, sur elles, demeuraient ! Son châle avait la couleur des pommes vertes, ses cheveux teintés de rousser et même le blanc de sa nuque était d'un blanc différent de tout le reste. Ce fut là, dans ce moment irréel qu'il trouva la bonne question : qu'était-il venu chercher ?

Ses yeux se fixèrent sur elle comme s'il était affamé de son image. Elle lui rappelait quelque chose, mais il ne parvenait pas à se souvenir. Sa silhouette ne lui était pas étrangère, il en aurait à présent juré. La forme même de ses

cheveux formait le départ d'une réminiscence, mais il ne savait encore pas. Il regarda, et regarda encore, persuadé que tout allait lui revenir, qu'elle était la clef de tout. Après quelques minutes, il eut peur que son regard ait pesé sur elle car, pour la première fois, elle avait légèrement remué.

Peu à peu, des images diffuses lui revinrent. Il y avait bien une femme dans ses souvenirs éloignés, belle croyait-il, douce et enjouée. Pouvait-elle avoir un rapport avec celle qu'il avait sous les yeux et qui ne lui ressemblait pas ? Il venait de se poser cette question lorsqu'un doute l'assaillit : il n'était pas sûr qu'elles ne se ressemblaient pas. Il se sentit incapable de faire une comparaison entre un souvenir évanescent et cette personne dont il n'avait même pas vu le visage. Aussi l'observa-t-il de façon décuplée lorsqu'un autre phénomène étourdit encore son esprit. Un halo entourait à présent cette femme et il semblait s'élargir. Tout ce qui se trouvait à l'intérieur retrouvait ses couleurs. Une partie du banc devint marron, les enluminures d'une bible placée au loin resplendissaient, tout autour d'elle revivait. Il regarda encore pour se persuader, mais c'était bien vrai, les couleurs, par elle, revenaient.

Ses souvenirs se firent plus clairs, il se rappela son départ. Il menait une bataille dans une lointaine campagne lorsqu'un soir, il rêva que sa reine, qu'il avait abandonnée pour les devoirs de sa charge, était venue le rejoindre pour s'étendre près de lui à l'ombre d'un arbre centenaire. Mais au matin la reine n'était pas là, il n'avait fait que rêver. Il était roi, il venait de s'en souvenir à présent. Son royaume, la grandeur de son pays, sa richesse lui furent tout à coup sans importance. Il abandonna son armée pour la retrouver. Il ne savait pourquoi, mais elle vivait recluse dans un exil qu'il ne comprenait pas. Elle allait dépérir, il en eut la triste certitude. Il ne devait plus perdre un instant. Il se mit en quête. Tout redevenait clair à présent : à mesure que les jours passaient, que ses recherches restaient infructueuses, les couleurs s'estompaient, leur pâleur formait un terrible compte à rebours. Il devinait que lorsque tout serait blanc, il n'y aurait plus rien à faire.

Plus rien n'était étrange maintenant. La lumière ne l'aveuglait plus, ne le blessait plus. Au contraire, elle l'éclairait enfin. Était-ce elle, la reine ? Cette femme qui priait, qui demandait peut-être un dernier répit, réclamait qu'il pût parcourir quelques kilomètres encore pour la retrouver ? Combien de temps lui restait-il avant qu'elle ne perde, elle aussi, ses couleurs ? Peu importe ! Je suis arrivé à temps, se dit-il plein d'une joie aussi dense que celle procurée par l'éveil après un cauchemar. Il respira alors à pleins poumons, se sentit soudainement fort et alla jusqu'au-devant d'elle. Son odeur s'insinua

dans ses narines, elle releva la tête en n'osant croire au miracle. Ses yeux s'ouvrirent en même temps que son cœur. Elle sourit, respira elle aussi avec force et s'écria « Merci, Seigneur ».

- D'où vous vient cette histoire, Père ? Qui vous l'a racontée ? Croyez-vous qu'elle puisse être vraie ?
- Je ne sais pas, mon fils. Je n'en ai pas moindre certitude, mais c'est l'une des plus belles que j'aie jamais entendues.
- Et vous, comment la connaissez-vous ?
- On me l'a dite, autrefois et je m'en souviens toujours.
- Mais qui, Père ?
- Je ne sais pas. Un homme venu de nulle part, comme celui du tableau. Je m'en souviens si nettement à présent que je t'en parle. Je tenais mon échoppe depuis peu, j'étais encore bien jeune. C'était un soir. Oui, un soir particulier. C'était l'été, un été qui n'en était pas un, car il faisait si froid pour la saison et il pleuvait tant que les récoltes étaient largement compromises. Les conditions de sa venue elle-même étaient incroyables. Il entra sur le soir, la couleur du ciel était différente de celle des derniers jours. Un orange bien chaud brûlait comme une braise dans le lointain de la campagne. Il entra, fit le tour de ce que j'avais à vendre, mais je savais par avance que tout ce qu'il voyait ne l'intéressait pas. Ses yeux s'étaient posés sur des couteaux, des vases, des serre-bijoux de bel ouvrage, mais rien n'avait su retenir son attention. Il me fit l'effet d'un voyageur venu se distraire un peu avant d'aller souper sans intention de délier sa bourse dans un quelconque commerce. Pourtant, il continuait de fureter, les mains derrière le dos comme pour bien me montrer qu'il n'avait pas l'intention d'escamoter quoi que ce soit. Il n'avait rien de commun avec ces tire-laine ; il n'en avait plus l'âge et il ne m'inspira pas la moindre crainte. Lorsque je lui demandai ce qu'il cherchait, il ne me répondit que d'un sourire finaud qui semblait dire « Ne vous inquiétez pas, je vais bientôt venir au fait ».

Le fils n'osa interrompre le récit de son père et la seule marque d'impatience qu'il laissa transparaître fut la forme écarquillée de ses yeux avides de la suite. L'homme eut un sourire attendri sur cet épisode ancien de sa vie et poursuivit.

« Il resta encore ainsi un assez long moment à parcourir les trois ou quatre

allées que comptait mon magasin puis, comme s'il venait seulement de le remarquer, il s'interrompit subitement face à ce petit tableau qui était accroché sur un mur entre d'autres cadres dont j'ai aujourd'hui oublié jusqu'au motif. Ses yeux le contemplèrent gravement, son corps sembla soudainement pétrifié tandis que son visage s'assombrissait et même se transformait d'une surprenante façon. Son teint rosé s'affadit, ses yeux pétillants exprimaient à présent la tristesse et même son sourire narquois s'était dissipé. Au bout d'un certain temps, il ne regardait même plus ; ses yeux demeuraient fixés sur le tableau, mais plus rien ne semblait vivre chez lui. Même sa respiration ne m'était pas perceptible. J'allais m'inquiéter, l'interpeller lorsque sa gorge nouée déglutit dans une douloureuse lenteur. Qu'il eut avalé une pomme tout entière n'eut pas produit un effet plus spectaculaire que ce que je voyais. Le vieil homme entama finalement une inspiration puis, semblant revenir à lui-même, il exhala un profond soupir.

Il voulut parler, mais n'y parvint tout d'abord pas. Il reprit son souffle et d'une voix éraillée me questionna « Connaissez-vous l'histoire de ce tableau, jeune homme ? » La simple formulation de sa question suffisait à comprendre qu'il possédait la clef de tout ce que cette minuscule scène représentait. Peut-être l'avait-il autrefois possédé ? Ou bien, comme moi, l'avait-il eu entre les mains dans le but de le revendre et son histoire lui avait-elle été racontée au cours d'une transaction. Je songeai même qu'il avait pu en être l'exécuteur ou même avoir servi de modèle pour le personnage du jeune homme. Mais je réfutai rapidement cette dernière possibilité, car le tableau avait probablement plus de soixante ans d'âge et tous ceux qui d'une manière ou d'une autre avaient contribué à sa naissance étaient sûrement trépassés. « Non », répondis-je en m'intéressant sincèrement aux paroles qu'il allait prononcer.

« Eh bien, mon jeune ami, c'est une histoire aussi belle que tragique qui se montre à vos yeux. Voulez-vous que je vous la conte ? » Sans attendre que je réponde, le vieil homme poursuivit : « La scène que vous voyez s'est vraiment déroulée, il y a plus de soixante ans. Savez-vous que ce jeune homme était roi ? Il n'était pas d'ici et vu de votre grande France, il faisait figure de roitelet, mais il avait son pays, ses terres, ses sujets qu'il aimait. Si je vous disais son nom, vous n'y verriez pas plus clair ; il ne le laissera rien à l'Histoire. Il aurait pu régner et tenter de faire ce que font tous les rois : laisser son nom. Il ne le fit pas. Le jeune homme que vous voyez n'était déjà plus roi lorsque fut peint ce tableau. Figurez-vous qu'on le maria à l'âge de onze ans à une cousine qui promettait de devenir une honorable épouse et une reine

convenable. Le prince plia comme il fallait, accepta la cousine et fit son possible pour l'aimer. Ils s'accommodèrent l'un à l'autre, s'apprécièrent finalement, mais sans grand élan. C'était ainsi, par d'autres mains leur destin avait été écrit et il fallait se montrer digne de la charge qu'on leur donnait. Indolemment, quelques années passèrent avant que le prince n'accédât au trône. Le jour de ses seize ans, il allait devenir roi. Ce jour advint, jeune homme. Je pourrais même vous en donner la date que ma capricieuse mémoire a cru bon de garder. Ce jour fut attendu, car on le disait bon. Certains, même, espéraient de lui qu'il fît la paix avec ses voisins, car la guerre, depuis longtemps, rongait son pays. Le jour dit, il devint roi. Il fut aimé, il fut fêté ; il était heureux, cela se voyait. Son sourire était presque aussi large que sa couronne. Un festin fut donné, on rit, on but, on se délecta des mille réjouissances offertes au palais tandis qu'au loin, des hommes se saignaient pour leur bannière.

Au matin... »

Le vieil homme se mit à vaciller légèrement, prit appui contre le mur et reprit son souffle comme après un étourdissement. Je lui proposai de l'eau, un siège, mais il repoussa mes avances : « Cela ira, jeune homme, cela ira. ». Il poursuivit en feignant qu'il ne se soit rien passé.

« Au matin, disais-je, la reine s'éveilla, mais ne trouva pas le roi dans sa couche. Elle ne s'inquiéta pas, crut qu'il était occupé à ses affaires royales et vaqua aux siennes. Lorsque midi sonna, personne ne l'avait vu. On s'affola, on appela, on chercha. Ce fut en vain. Le roi n'était plus dans le palais. Une terreur inédite s'empara du château et les spéculations les plus extravagantes s'emparèrent des esprits. Avait-il été enlevé par des ennemis ? Avait-il été empoisonné ? Avait-il de lui-même quitté sa demeure ? On eut beau s'interroger, il ne reparut pas. »

« Savez-vous ce qu'il advint de lui ? » interrompis-je par impatience.

« Oui, jeune homme, je le sais. Mais écoutez plutôt : dans la nuit, le roi s'enfuit, emportant seulement quelques pièces d'or et un cheval. Il renonçait au trône, au pouvoir, au luxe et à tout ce dont sa vie avait jusqu'ici été faite. Oh, ne demandez pas pourquoi, vous le savez. Une seule chose au monde peut vous pousser à agir à l'encontre de vos intérêts, l'amour. Oui, le roi aimait. À quinze ans, il avait découvert ce que voulait dire aimer. Il comprit que cela était sans rapport avec la vie qu'il menait avec sa femme. Alors que

la dernière ne lui offrait que des jours paisibles, celle dont il s'était épris – une fille de baron venue d'une province dont il connaissait à peine le nom – transformait ses jours en brasier. Chaque minute paraissait en valoir mille. Il sentait réellement le flot de son sang vigoureux, il connut pour la première fois la fragilité lorsqu'il découvrit qu'il avait peur de la perdre. Enfin, je ne vais pas vous en faire le détail et vous connaîtrez cela dans votre vie : le roi était pris d'un amour éperdu. Je vous dis cela, mais je ne vous ai encore pas touché un mot du tableau lui-même.

Figurez-vous, jeune homme, que celui qui l'a peint le fit non pas d'après un modèle, mais sur la base de paroles qu'il avait entendues. Un soir d'automne, dans une taverne peu reluisante du fond de la plus perdue des provinces du royaume, il dînait seul. Cet homme oisif n'était guère apprécié, lui qui fabriquait seulement quelques objets en bois, taillait un peu la pierre, peignait lorsqu'il pouvait fabriquer lui-même ses couleurs, faute du moindre sou. Il ne vendait jamais rien, ce pour quoi il n'était pas estimé. Ce soir-là, deux hommes partagèrent sa table. Non par choix, mais simplement parce que l'auberge était pleine. Ils ne firent pas attention à lui, bien qu'ils voulussent se faire discrets. Ils parlaient presque à voix basse et pourtant le peintre entendit cette histoire, celle du tableau. Le roi, qui était l'un des deux hommes assis à son côté, avait parcouru tout le pays, avait usé son argent, ses forces, avait perdu son trône et son honneur. Celle qu'il aimait avait promis d'attendre sa venue et de prier pour lui. Le récit de l'homme, du roi donc, était composé de la réalité et du rêve qu'il racontait en même temps : cette histoire de couleurs disparues, de lumière vive relevait de sa nocturne imagination et se mêlait à ses vrais souvenirs. Mais à la fin, il l'avait vraiment retrouvée, exactement comme il s'y attendait, dans une église, seule comme sa promise.

Le coeur du jeune peintre battit plus fort. Les mots entendus, par une alchimie inconnue que certains possèdent, se transformèrent en images multiples et bientôt en un tableau unique. Sa gorge était nouée, des larmes lui montèrent presque aux yeux. Il avala en se forçant une dernière gorgée de son mauvais vin et se leva précipitamment comme s'il fut pris d'un irrépressible besoin. Il fit un dernier signe de tête au tenancier et ouvrit brusquement la porte avant de la refermer derrière lui.

Toute la nuit... C'est le temps qu'il lui fallut pour illustrer ce souvenir. C'est ceci que vous voyez : un rêve mélangé d'amour. Si cette histoire était connue, vous seriez un homme riche, croyez-moi. »

Tandis que le vieil homme poursuivait son récit, je ne cessai de me demander, car j'en étais sûr à présent, s'il était ce roi inconnu ou bien le jeune peintre d'alors. Il était forcément l'un d'eux. Je penchai pour le peintre, car comment aurait-il su qu'il lui avait fallu une nuit ou bien même que la conversation avait été entendue ? Cependant, je doutais. J'allais me résoudre à cette curiosité impolie lorsqu'il reprit.

« Pardon, jeune homme, je vois que j'abuse de votre temps. Il me faut partir à présent ».

Et d'une vigueur dont je ne l'aurais pas cru capable, il se dirigea prestement vers le seuil et comme il était entré, il sortit : pratiquement à mon insu.

- Alors, tu ne sus jamais qui c'était , demanda le fils ?
- Non, jamais. J'hésitai souvent. Plus j'y songeais, moins mon opinion me semblait définitive. Aujourd'hui, je me demande finalement s'il ne me fut pas donné de parler avec un roi. On ne saura plus, à présent.

Sur les paroles paternelles, l'enfant plongea son profond regard sur le tableau comme s'il voulait en percer le mystère.